

Béatrice Commengé

**La danse  
de Nietzsche**

**L'INFINI**

*nrf*

GALLIMARD











© *Éditions Gallimard, 1988.*

*Je ne sais rien qu'un philosophe souhaite plus être qu'un bon danseur. Car la danse est son idéal, son art aussi, sa seule piété, enfin : son « culte » [...].*

**Le Gai Savoir.**



# I

*Que toujours la mer sournoise ou la montagne  
impitoyable environnent celui qui cherche*<sup>1</sup>.

Nietzsche (Notes 1880).

Sur la Riviera du Levant, a-t-on jamais vu automne plus triste et plus humide que cet automne 1882? Où s'en est allée la lumière? L'air est glacé comme la pluie. Depuis des semaines, Nietzsche attend le soleil. Le 23 novembre, il a quitté Gênes pour s'installer à Rapallo, un peu plus bas, entre Portofino et Zoagli. A l'Albergo della Posta, il a trouvé une chambre avec une cheminée et une vue sur la mer. Le feu qu'on lui allume tous les soirs lui donne l'illusion d'un peu de chaleur. De son lit, il entend les vagues dans la nuit. Une nuit sans étoiles et sans lune. Seul, il rêve des hauts plateaux du Mexique – de leur lumière et de leur climat, qui lui rendraient une santé qu'il a perdue. Tout le jour, il a marché avec l'espoir de mieux dormir, mais le sommeil ne vient pas. Alors il verse dans un verre quelques gouttes de chloral hydraté et, doucement, sombre dans l'inconscience.

Au matin, le ciel n'est pas plus lumineux que la veille. C'est à désespérer. Pourtant, derrière l'auberge s'élève le Monte Allegro – le Mont Joyeux –, dans

1. La plupart des citations font l'objet de notes regroupées en fin de volume page 177.

lequel il voit un bon présage. Ne venait-il pas de trouver, l'année dernière à Gênes, le secret de la « *gaya scienza* », la connaissance joyeuse, le *Gai Savoir*? Il n'a rien oublié. Malgré le froid, il sort. Il avance malgré le silence qui se fait lourd comme la mort. Envers et contre tout, il a choisi de vivre. D'être « solide sur ses jambes ». Son bâton de marcheur à la main, il emprunte dans la bruine le sentier qui mène à Zoagli. A l'horizon, les nuages s'accumulent; aucun espoir d'éclaircie. Et pourtant il marche. Le chemin domine la mer. Il avance en regardant ses pieds pour éviter les flaques. Pas la moindre couleur pour égayer sa marche. La nature, comme lui, attend le soleil pour fleurir. Les pins parasols, plantés sur la colline, découpent des formes noires dans le ciel et les oliviers sont gris comme la pluie. Il est seul sur le sentier et marche d'un pas rapide malgré la boue qui rend le sol glissant par endroits. Le mouvement est une délivrance et il se laisse entraîner par son rythme. Les migraines de la nuit ont cessé et il avance, comme soulagé d'un poids. En bas, la mer est agitée : pas une barque de pêcheur, pas une voile rouge à l'horizon. Tout se confond dans la grisaille, les arbres n'ont plus de noms. Pins, lauriers, araucarias sont du même noir verdâtre. Pourtant, la pluie a cessé et la marche devient plus facile. Le corps semble de plus en plus heureux à mesure qu'il se réchauffe. Les pensées, jusque-là engourdies, se réveillent en même temps que les muscles.

Autour de lui, le silence ne lui fait plus peur. Voilà une heure qu'il marche sans autre bruit que celui des vagues se fracassant contre les rochers. Il n'aime pas entendre ce ressac qui lui rappelle ses mauvaises nuits. Il marche de plus en plus vite, comme pour s'assurer que tout son corps fonctionne bien, émerveillé par une agilité que n'auraient jamais laissé espérer les vives douleurs de la veille. « D'énormes marches, un genre

de vie aussi simple que possible, un séjour ininterrompu en plein air, des fatigues continuelles », n'étaient-ce pas là les moyens dont se servait César pour se défendre de ses maladies? Fatiguer le corps pour libérer l'esprit : voilà ce qu'il attend de ses promenades. Mais elles ne semblent pas suffisantes. Il manque la lumière. Il aimerait que le ciel se délivre de son « demi-jour livide ». Dans son esprit, les phrases se bousculent : pourtant, l'œuvre ne prend pas forme. Il est ici depuis un mois et n'a encore rien écrit. Les notes s'accumulent entre deux nuits blanches. Le ciel gris n'est pas le seul coupable, ni le froid, ni ses continuels maux d'estomac : le visage d'une jeune Russe le poursuit – Lou Salomé – qu'il a rencontrée au printemps, à Rome. Un instant, un été, il a cru qu'un ange lui avait été envoyé pour le « soulager de maints fardeaux que la douleur et la solitude avaient rendus trop lourds ». Ensemble, ils sont allés à Orta, sur le lac, et se sont promenés sur le Sacro Monte. C'était en mai, dans le parfum des premiers chèvrefeuilles. Ils avaient gravi la colline et pris le chemin ombragé, bordé de charmes, qui montait jusqu'aux chapelles, après le cimetière. Une main ocre peinte sur les murs les guidait d'une chapelle à l'autre. Il y en avait vingt. Il en eût souhaité mille. Au sommet, devant l'église San Nicolao, ils se sont arrêtés pour contempler l'isola San Giulio, île improbable au milieu du lac, si proche et comme inatteignable. Ce fut « le plus beau rêve de sa vie ». Il le lui dit. Elle le croit. Mais il voudrait davantage. Il ne voudrait plus la quitter. Elle refuse le mariage. Ils passent pourtant trois semaines ensemble, au mois d'août, à Tautenburg, sous la bonne garde de sa sœur Élisabeth. Il croit avoir trouvé l'« héritière ».

Ou tout n'était-il qu'un mirage?

Du sentier, Nietzsche aperçoit le petit village de Zoagli, frontière sud de son royaume; jamais il ne

pousse au-delà, c'est la bonne distance, lui semble-t-il, celle qui convient à ses forces limitées de perpétuel convalescent. Lou est une erreur. Un faux pas sur le chemin de l'ermite. L'ermite ne doit pas s'écarter de sa voie : il doit être seul, s'il veut créer. Au-dessous de lui, la mer a la couleur argentée des oliviers. Il fait trop froid pour s'arrêter. Où est la lumière d'Orta? Quand lui sera-t-elle rendue? Quand pourra-t-il accoucher enfin de cet enfant qu'il porte en lui depuis dix-huit mois maintenant, tel « un éléphant femelle »?

C'était en août 81, à Sils-Maria, haute Engadine, un jour où il se promenait à « six mille pieds au-dessus de l'homme et du temps ». Il marchait depuis le matin – seul – comme aujourd'hui, à Rapallo. Il était presque arrivé à Surlej, de l'autre côté du lac, un lac bleu comme le ciel d'été. On entendait le bruit d'un torrent qui dévalait la pente de la montagne entre les pins et les mélèzes. Au bord de l'eau, sur sa gauche, se dressait un rocher en forme de pyramide devant lequel il était passé des dizaines de fois sans jamais le remarquer. Le soleil était au zénith et l'air semblait comme purifié. En fermant les yeux, il aurait presque pu se croire sur les hauts plateaux du Mexique, au bord de l'océan Pacifique, à Oaxaca par exemple, ou ailleurs, très haut, là où l'homme est délivré de l'esprit de pesanteur, là où il peut enfin danser.

Mais Nietzsche n'a pas fermé les yeux. Bien au contraire. Il serait même devenu œil tout entier, s'il l'avait pu, afin d'imprimer en lui tous les détails de cet instant parfait. A-t-il bondi? A-t-il dansé? A-t-il hurlé dans le silence : « Midi et Éternité »... Non, il a eu le souffle coupé. Coupé par la révélation, par l'intrusion d'une pensée nouvelle qui va bouleverser sa vie. Enfin, il s'est envolé, il a transcendé le temps pour rejoindre l'éternité; il s'est senti frappé en plein cœur, paralysé par l'émotion. Pour cet instant, il est heureux d'avoir

vécu sa vie entière, heureux d'avoir souffert dans son cœur et surtout dans son corps : n'est-ce pas son corps qui, toujours, lui a montré le chemin? N'est-ce pas lui qui, par ses maux continuels, l'a obligé à s'éloigner des hommes, à devenir depuis deux ans un philosophe errant, un nouvel Empédocle chassé de Bâle comme ce dernier le fut d'Agrigente? Et n'est-ce pas son corps qui se sent libéré, là, sous le soleil d'été, à 6 000 pieds au-dessus des choses humaines? L'éternité n'est pas l'au-delà; l'éternité, c'est notre vie, ici et maintenant. Le monde venait d'être parfait, « rond et mûr », comme il l'avait été en un autre temps et comme il le serait à nouveau. Il ne s'agissait plus de connaître, mais de vivre. Il fallait dire « Oui » au monde, « Oui » à la joie, « Oui » à la « grande santé ». Quel serait le prophète de l'Éternel Retour? Qui saurait défendre l'idéal de l'homme « le plus exubérant, le plus vivant, le plus consentant à l'univers, qui non seulement a appris à s'accommoder de tout ce qui a été et de tout ce qui est, mais qui *veut* revoir toutes choses *telles qu'elles ont été et telles qu'elles sont*, pour toute l'éternité »?

Sur le sentier de Zoagli, Midi demeure invisible. Dans le brouillard froid de décembre qui vous pénètre jusqu'aux os, le soleil n'atteint pas le zénith. Il fait trop froid pour s'asseoir sur le tronc noueux d'un figuier, trop froid pour sortir un crayon : ses mains sont bleues. Alors il poursuit son chemin. Il est midi et il marche toujours. Il marche et il écrit dans sa tête. Il se sent maintenant plus hardi et coupe à travers la forêt pour rejoindre Rapallo. Parfois, une pierre roule sous son pied et il perd l'équilibre, une seconde. Il ne pleut pas, mais le sol reste humide des dernières pluies qui n'ont guère cessé pendant l'automne. Sur sa route, il ne croise personne. Il est seul avec ce « silencieux ciel d'hiver à la barbe de neige », seul comme Héraclite

réfugié dans la montagne pour penser, seul comme Philoctète mordu par un serpent et abandonné par les Achéens sur une île déserte, seul comme Prométhée sur son rocher, seul comme Empédocle sur les routes de l'exil. En cet instant se souvient-il des mots du philosophe d'Agrigente : « De cime en cime, j'ai bondi, mon discours ne doit pas suivre un unique chemin » ? ou bien garde-t-il en mémoire l'image du prophète Zoroastre - Zarathoustra, père de la morale et de la religion du bien et du mal, sur laquelle s'achève son dernier livre : *Le Gai Savoir* ? Ainsi les masques se superposent, sans jamais lui convenir. Depuis dix-huit mois il attend celui qui saura dire « Oui » en dansant, celui qui fera chanter les mots, qui saura rire et être gai, celui qui vivra dans l'air pur des hauteurs, renaissant chaque jour avec le soleil.

Seul, il déjeune dans la sombre salle à manger de l'Albergo della Posta. Parfois, il a si mal à la tête qu'il se fait servir dans sa chambre un repas frugal, toujours à la recherche du régime miracle qui le délivrerait de ses souffrances. Le temps ne s'est pas levé, mais il ressort avec le fol espoir de fatiguer son corps jusqu'à épuisement. L'après-midi, ses marches le conduisent du côté de Portofino, le long de la baie de Santa Margherita. Les palmiers du bord de mer l'aident à rêver d'un ciel d'Orient, loin de « la vieille Europe brumeuse, humide et mélancolique ». A cet endroit, la côte est très découpée. Jusqu'à Portofino, ce n'est qu'une succession de criques désertes et de promontoires rocheux. Une fois dépassées les dernières maisons de Santa Margherita, Nietzsche se retrouve seul sur la route ; le terrain est plat et la marche plus aisée que sur le sentier de Zoagli, les pas adoptent un rythme régulier favorable à la pensée, et, si ce n'était la brutale tombée de la nuit, il poursuivrait plus loin l'exploration de son royaume. C'est à peine s'il a le temps

d'arriver au petit village de Portofino dont les maisons jaunes et ocre rouge ont l'air de se serrer les unes contre les autres pour se faire une place autour du port minuscule. Là, il retrouve la vie, un instant, quelques cris d'enfants, quelques pêcheurs dénouant leurs filets, et le voilà déjà reparti sur la route encore plus sombre qu'à l'aller. Une fine bruine s'est mise à tomber et il a hâte de retrouver sa chambre avec sa petite cheminée, malgré la perspective presque certaine d'une nouvelle nuit sans sommeil. En cette saison, les soirées sont interminables. Mais il résiste.

Il résiste à tout. Au froid, à la solitude, à la douleur, au désespoir. Dévoré par les émotions il écrit à Lou des lettres qu'il n'enverra jamais, essayant de lui décrire l'état dans lequel il se trouve : « Chaque matin je désespère de savoir comment je survivrai à la journée qui commence. Je ne dors plus! A quoi sert-il de marcher huit heures par jour! [...] De grâce, un peu de glace! » Chaque soir, il augmente un peu ses doses de somnifères, dans l'espoir peut-être de ne jamais se réveiller. Mais une part de lui ne cesse de lutter et d'aimer cette lutte; car cette lutte est attente, gestation, et il aime « cet état de gestation, le seul, au fond, qui vous rattache à la vie ». Noël approche et il résiste. Rien ne le fera capituler. La maladie est une autre façon d'étudier la vie. La meilleure, peut-être, puisqu'elle passe par le corps. Sans elle, aurait-il compris la « grande santé »? En ce soir de Saint-Sylvestre 1882 il écrit à son ami Overbeck : « Et maintenant que va-t-il se passer? Au fond, c'est le dépassement de moi-même qui est ma plus grande force : en songeant récemment à ma vie, je me suis dit que je n'ai rien fait d'*autre* jusqu'à maintenant. » Alors, saluons l'année nouvelle, qu'elle soit riche en joie ou en souffrances : l'important est de rester en vie et d'aller au bout de soi-même.

L'hiver est un compagnon triste, mais la lumière

vaincra. Il suffit d'aller la chercher chaque jour un peu plus haut, un peu plus loin. De plus en plus seul, Nietzsche attend que le soleil de janvier déchire les nuages. « Sanctus Januarius » : « Je vis encore, je pense encore : il faut que je vive, car il faut que je pense », écrivait-il un an plus tôt. Rien n'a changé. Entre-temps il s'est mis à neiger. On n'a jamais vu ça, dit-on. Piètre consolation. Il est gelé, transi. Impossible d'avoir un poète. Le chemin de Portofino est devenu impraticable. La nuit, le ressac est si fort qu'il ne dort presque plus malgré les somnifères. Pourtant, il tient : « En avant, toujours plus haut ! écrit-il à son ami Peter Gast le 10 janvier, la terre et la vie ne sont *supportables* qu'à la condition de s'élever, d'un vol oblique vers les cimes. » Seul un Dieu danseur pourrait accomplir ce miracle : c'est lui qu'il cherche.

Il attend donc. Avec patience et certitude. Il sait que la liberté se paie de la solitude. Il cherche, désespérément, « le secret d'alchimiste qui lui permettra de transformer cette boue en *or* ». Jour et nuit, il rêve de cet or, qui n'a pas encore de nom, ou peut-être qui n'a qu'un nom, Zarathoustra, un nom qui lui fut soufflé en ce « Saint » mois de janvier 82 : pourquoi ne répondrait-il pas à Zoroastre, le prophète perse, l'inventeur de la morale, « cette funeste erreur ». Il lui répondrait en prophète – et non en philosophe. Il lui répondrait par un chant, par un poème, par une danse. D'abord la musique, et ensuite les mots, le tout exprimant la danse de la vie, le grand Oui. Équilibre entre le chant, le poème et la danse. Comme dans la tragédie grecque.

Sur la promenade grise de la baie de Santa Margherita, rêve-t-il de la lumière bleue d'une île grecque ? Il vient d'avoir trente-huit ans. C'est l'« akmé », la force de l'âge ; c'est l'âge où Empédocle quitta son Agrigente natal et commença sa vie de prophète errant. Fonda-

mentalement, pour Nietzsche rien n'a changé depuis cet été 1870, où il écrivait déjà « La Vision Dionysiaque du monde », qui allait devenir deux ans plus tard *La Naissance de la tragédie grecque enfantée par l'esprit de musique* – musique, danse, poème, la sainte trinité – : en ce mois de janvier 83, il pourrait encore signer ces lignes : « Par ses chants et par ses danses, l'homme montre qu'il est membre d'une communauté supérieure, il a oublié la marche et la parole, il est sur le point de s'envoler en dansant dans les airs. »

Elle est donc déjà là, cette nostalgie « du vol oblique vers les cimes ». Le dieu danseur est annoncé. Le Dieu aux pieds légers, aux yeux rieurs. Dionysos. Qui sera le prophète de Dionysos ?

Et puis, un beau matin, il ne reconnaît plus le paysage. La lumière a réveillé les couleurs. La mer n'a plus la teinte argentée des oliviers, elle est bleue comme dans les rêves, d'un bleu de plus en plus profond à mesure que les yeux se portent vers le large. Le chemin est sec et rend la marche plus légère. Les mimosas, que l'on croyait morts à tout jamais, s'ouvrent en gerbes d'or. Sanctus Januarius. Journées pures et sereines, et voilà que les mots se remettent à danser sous la plume. Il reprend le fil là où il l'avait laissé. « Incipit Tragoedia. » Dernier aphorisme du *Gai Savoir* : « Quand Zarathoustra eut trente ans, il quitta sa patrie et le lac d'Ourmi et s'en alla dans la montagne. » Seul le nom du lac disparaît. Nietzsche n'écrit pas une biographie. Zoroastre n'est qu'un masque. Un regard porté sur l'Orient. Nietzsche ne veut pas faire revivre le prophète de la religion de Mazda au VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, non, il veut mettre au monde « une étoile dansante » et quel n'est pas son ravissement lorsqu'il découvre (trois mois plus tard) que « Zara-

thoustra » veut dire « étoile d'or » – « à croire que l'entière conception de son petit livre est dérivée de cette étymologie ». L'avait-il su, puis oublié?

Nietzsche marche moins longtemps. Depuis cette éclaircie, il emporte le matin quelques feuilles de papier, un crayon – rarement un livre. A midi, quand le soleil est assez chaud, il s'allonge un instant, fermant ses yeux presque malades de trop de lumière. Il note quelques mots dictés par la musique qui chante dans sa tête, dictés par ses muscles qui aimeraient bondir. C'est par le corps que l'esprit se découvre : voilà la grande leçon de la vie. Voilà surtout la leçon de la maladie, des souffrances continuelles, de la solitude. Fallait-il en passer par elles pour découvrir la santé?

Sur le chemin de Portofino, Nietzsche ne sait plus très bien s'il danse, s'il chante ou s'il écrit. Aurait-il retrouvé l'harmonie parfaite de la « mousike » grecque, l'équilibre total entre le poème, la musique et la danse? Il voudrait que ses phrases chantent comme une musique et que ses mots réveillent comme une danse. Longuement, il s'attarde devant un pin parasol qui, « silencieux et aux aguets, se laisse pendre au-dessus de la mer ». Combien d'années a-t-il fallu au vent pour coucher cet arbre au bord de la falaise? Seul, l'arbre résiste et, chaque année, développe ses larges branches. Il vit. Suspendu au-dessus du gouffre, il grandit.

L'après-midi, Nietzsche reprend sa marche. Mais son corps a comme perdu contact avec le sol. Il ne voit plus ce que les autres voient : il « plane au-dessus des airs comme un oiseau », il est transporté, « avec la conscience plus nette d'une multitude de frissons tenus irriguant jusqu'aux orteils ». Ce n'est plus son esprit qui parle, c'est son corps. Le voilà prêt à bondir, prêt à danser, prêt à « écrire avec le pied ». Lentement, la lumière du soir tombe sur Portofino, il est allé se

promener jusqu'au phare, au-delà du village, d'où l'on a une vue complète sur le golfe de Rapallo. Entre les ifs et les pins parasols, il a versé des larmes de joie, comme à Sils devant son rocher. Il veut fixer à tout jamais dans sa mémoire le paysage et la lumière qui lui ont apporté la délivrance. A cette heure, tout se teinte d'or, même la mer. Il n'est plus ni Philoctète, ni Empédocle, il est tout simplement Dionysos, Dionysos « enthousiastikos » – possédé par la divinité. Il a, d'un seul coup, dépassé douleur et raison. N'est-ce pas l'extase du danseur? N'est-ce pas l'ivresse? N'est-ce pas l'image de la ménade sortie d'elle-même pour aller retrouver son dieu? N'est-ce pas le satyre bondissant?

Il vient de trouver la lumière, la couleur de son Zarathoustra; il en avait déjà la musique – depuis le début, depuis l'illumination de Sils – une musique « dans le style de la première phrase de la *Neuvième Symphonie* de Beethoven » : la musique précède le poème, il ne cesse de le répéter, depuis toujours, depuis son analyse de la tragédie grecque : la musique peut enfanter des images, mais jamais les images n'enfanteront une musique. Sur le sentier de Portofino, il fredonne les premiers accords de la *Neuvième* pour aider les mots à danser. Sa marche se fait légère, aérienne, comme en ce « Saint » mois de janvier qui vit naître *Le Gai Savoir*. Son pied se fait poète : « Ferme, libre et vaillant, le voilà qui s'en va, tantôt par les champs, tantôt sur le papier. » Le pied se fait danseur.

Dans la danse, il ne voit pas le geste, il ignore la beauté d'une arabesque, il se moque de l'arrondi d'un bras, de la cambrure d'un pied, non, la danse est vie, elle est « oui » à la vie et, s'il y a beauté, celle-ci naît seulement de l'harmonie entre le corps et l'esprit. Dans la lumière de janvier, où l'on sent poindre le



BÉATRICE COMMENGÉ

## La danse de Nietzsche

Sur le sentier qui longe le lac de Silvaplana, à Sils-Maria, Nietzsche s'est brusquement arrêté: de l'ombre de ses yeux malades, de la fatigue de ses nuits blanches, de la douleur de ses migraines, de ses longues marches dans le froid ou dans la lumière, venait de naître son fils, Zarathoustra, le danseur.

Il ne le quittera plus. Avec lui, il marche. De Sils à Gênes, et de Gênes à Nice, à la recherche d'un ciel plus pur et d'un air plus léger. Il le trouve parfois, l'espace d'un chant, sur les hauteurs d'Eze ou sur la presqu'île de Portofino, dans les ruelles de Venise ou sous les arcades de Turin. Un « dieu danse à travers lui ».

Ce livre, on l'a compris, est aux antipodes du commentaire universitaire; à l'opposé de l'univers sombre et glacé de la philosophie allemande. Voici un Nietzsche grec, italien, français — comme il se voulait. Peut-être n'est-il pas indifférent de se demander si un homme aurait pu écrire ces pages simples, émouvantes? C'est une jeune femme, en tout cas, qui aura eu l'idée et l'amitié légère d'accompagner Nietzsche, tendrement, *dehors*.

*Béatrice Commengé est née en 1949 à Alger. Elle est titulaire d'une maîtrise de danse et d'un doctorat d'anglais. Traductrice d'Anaïs Nin, elle a publié un premier roman, La nuit est en avance d'un jour, et travaille actuellement à un deuxième.*



9 782070 712465



Extrait de la publication 88-1 A 71246 ISBN 2-07-071246-X

80 FF tc